

CHAPITRE III

LES COMBATS

Pour le bien comprendre il faut nous défaire, je ne dirai pas seulement des idées, mais des habitudes d'esprit et de langage de notre siècle. Le rationalisme d'aujourd'hui n'existait pas alors; il n'y avait personne, païen ou chrétien, qui s'imaginât que le monde marche tout seul, sans être dirigé par aucune force supérieure; personne qui jugeât le système universel percé à jour, et se chargeât de l'expliquer tout entier, sauf à nier ou du moins à taire ce qu'il ne pourrait pas expliquer. Il n'y avait pas alors un salon païen ou chrétien, pas une académie philosophique ou savante qui eût rayé de la langue des peuples le mot *surnaturel*.

Au contraire, on vivait, quand on était païen, dans l'abondance et même dans l'excès du surnaturel, vrai ou faux. On ne savait sans doute, en ce genre, rien expliquer ni rien définir (mais est-ce que les gens d'aujourd'hui expli-

quent ou définissent quelque chose?). On avait du moins la bonne foi d'avouer sa subordination et sa faiblesse, et de ne pas nier l'air qu'on respirait. Cet air, pour parler comme parlaient païens et chrétiens, cet « air était plein de démons. » Le surnaturel était partout, ou du moins on croyait le voir, le sentir, le respirer partout. On vivait en contact perpétuel avec lui, ne comprenant rien à sa puissance ni à sa nature, mais se heurtant sans cesse à lui, trafiquant, se brouillant ou se réconciliant avec lui.

Il faut convenir que cela faisait vivre les gens dans une étrange anxiété. Si on eût su ce qu'était ce surnaturel et ce qu'il voulait, on se serait arrangé pour vivre en paix avec lui. Mais il était incompris, indéfini, multiple, divisé, contradictoire, exigeant, insatiable¹. Y avait-il un Dieu suprême, ou plusieurs dieux, ou point de dieux? Y avait-il des démons? Et de tous, dieux ou démons, quel était le pouvoir, la nature, la volonté? On n'en savait rien; et dans le doute on prenait, tous ou presque tous, le parti de croire à peu de chose, mais d'avoir peur de tout; de ne révéler rien, mais de s'incliner devant tout. On vivait ainsi dans les bras et sous l'haleine d'une puissance inconnue qui pouvait à chaque instant vous briser.

Les chrétiens, à leur tour, tout en se révoltant contre cette tyrannie et en la brisant, n'en déniaient pas le caractère surnaturel. Bien des fois, sans doute, il en fut d'eux

¹ Lisez, comme un résumé de ces croyances, le *Philopseudes* de Lucien, où cet esprit fort ose cependant à peine contester les allégations des superstitieux. Les incantations qui guérissent les maladies, p. 828, 854. — La magie, p. 851 et suiv. — Les possessions et les exorcismes, p. 855, B. — Les apparitions, p. 856, 858. — Morts ressuscités, p. 858, C. — Revenants, p. 840 C et suiv., — V. ailleurs les miracles de la déesse Syrienne, *de Dea Syra*, p. 1069 D, 1071 A, 1072 B.

comme de Daniel, quand il dévoila la fourberie des prêtres de Bel, et un bon sens plus rassis que celui des païens, les aida à reconnaître la main de l'homme dans ce qu'on appelait une manifestation du dieu. Ils n'avaient pas une assez haute idée de la probité des devins et des hiérophantes pour les croire incapables d'une fraude, ni une assez haute estime des intelligences païennes pour les juger au-dessus de tout soupçon d'hallucination. Mais tout dénier, tout réduire à des causes physiques ou à des supercheries humaines, oracle, magie, extase, songes, incantations, guérisons : ils n'étaient pour cela ni assez savants ni assez aveugles.

Seulement cette puissance surnaturelle qu'ils ne contestaient pas, ils l'expliquaient et ils la combattaient : « Il y avait, disaient-ils, des esprits supérieurs, invisibles au moins pour la plupart des hommes (car l'homme perfectionné dans la vie spirituelle a pu parfois les voir), des créatures intelligentes et élevées au-dessus de l'homme, et qui avaient jadis dévié de l'obéissance due au souverain maître. Il y avait un prince de ce monde, l'esprit de la matière (comme certains Pères l'appellent), qui s'était fait le chef de cette révolte contre Dieu. Dans leurs criminels égarements, disaient quelques-uns, ces esprits supérieurs s'étaient approchés de la nature humaine, et la race des démons était sortie de ces coupables embrassements¹. Remplissant l'air de leur multitude, volant à travers les espaces, allant en quelques instants d'un bout à l'autre de l'immensité, ayant, en une certaine mesure, pouvoir sur les éléments, ils avaient eu

¹ On reconnaît ici une interprétation erronée du chap. vi, 1, 2. de la *Genèse*. Voir, sur l'origine, la nature et la puissance des démons, Minutius Félix, in *Oct.*, 26, 27; Tertul., *Apol.*, 22, 25; de *Anima*, 57; Justin, *Apol.*, I, 5, 9, 14, 54, 64; II, 5; Tatién, 12, 15, 18; Athénagore, 24, 27; Théophile, *ad Autolye.*, II, 8; Irénée, V, 21, 24.

longtemps une libre action pour séduire l'homme, et, en le perdant, venger leur propre perte. Ils avaient fait dévier les adorations humaines; sous le nom de certains morts illustres et redoutés, ou sous la forme séduisante des œuvres de l'art, ils avaient reçu l'encens et les sacrifices. Ils avaient offert à la pusillanimité humaine, d'un côté des calamités, fausses ou véritables, qui jetaient l'épouvante dans les âmes; de l'autre, des remèdes coupables et mensongers, par lesquels ils les décevaient : envoyant les maladies et prétendant les guérir¹; soulevant les tempêtes et promettant de les apaiser; effrayant par des songes et se faisant payer cette terreur par des sacrifices; enseignant la magie et préservant de la magie²; jetant dans l'esprit la peur de l'avenir et prétendant lui donner la science de l'avenir. Ils menaient ainsi le monde; et tout ce que le monde adorait, aimait, redoutait, pratiquait, tout s'expliquait par eux : par leurs prétentions à la divinité, les idoles; par leurs appétits sensuels, les sacrifices; par leurs passions sanguinaires, les guerres et les immolations humaines, par leur inspiration menteuse, les oracles; par leur infernal savoir, la magie; par leurs prestiges, les visions; par leur domination sur l'esprit de l'homme, l'hallucination et

¹ Les saints Pères nient la réalité ou au moins le caractère surnaturel de ces guérisons opérées par les démons : « Ils ne guérissent pas, ils subjuguent. Ils se glissent dans les corps, y occasionnent des maladies, puis en se retirant ils sont censés les guérir. » Tatién, 17, 18. « Ils ne savent que nuire, mais non guérir; quelquefois seulement, ils guérissent par des moyens naturels. » Saint Jean Chrysost., *Orat. in Judæos*; de même Origène, *C. Cels.*, VIII, 60; Athénagore, *Legat.*, 25, 27. Il en est de même de plusieurs autres faits surnaturels allégués par les païens. (Tatién, 16.) Sur les visions, Tertull., *Apol.*, 21; saint Cyprien, *de Idol. vanitate*; Eusèbe, *Præp.*, I, 4.

² Tertull., *de Cultu fæmin.*, 1, 2

la folie ; par leur présence dans son corps, la maladie ; par leur départ, la guérison. Les institutions mêmes sorties de la volonté du Créateur, la famille, la société, l'État, pures à leur origine, avaient été corrompues par eux. Jusqu'à des vertus, des œuvres pures et vénérables étaient quelquefois imitées ou plutôt contrefaites par Satan, ce singe de Dieu, comme Tertullien l'appelle¹. Son esprit était partout, et autant qu'il était en lui, corrompait tout. »

Et maintenant, ajoutaient les chrétiens, à l'encontre et bien au-dessus de ce surnaturel menteur et corrompu, de cet empire du mal, de cette cité perverse, un surnaturel pur, droit, suprême, un empire du bien, une cité bénie, venait de se manifester. C'était la puissance, l'empire, la cité de Dieu même, du Dieu unique, infini, créateur ; toujours présent, et ne s'étant jamais laissé sans témoignage ; mais, dans ces derniers jours, manifesté par son divin Fils, et par lui demeurant vivant, dominant, triomphant même au cœur de ses fragiles créatures et au milieu de ce monde corrompu. Lui aussi avait ses ministres qui dirigeaient le monde sous ses ordres et remplissaient l'immensité². Il avait ses rites bénis, ses autels, ses mystères. Il avait ses saintes influences, ses manifestations, mais calmes, dignes, simples, pacifiques ; au lieu d'oracles, des prophètes ; au lieu de songes, des révélations faites à la clarté du jour ; au lieu de maladies équivoques et de guérisons incertaines, la guérison certaine, palpable, instan-

¹ Tertull., *de Baptismo*, 5 ; *de Corona*, 7, 15 ; *de Cultu fœminarum*, 1, 8 ; *ad Uxorem*, 1, 6. (Sur les vierges et les veuves dans les religions païennes.) De même dans son traité hérétique *de Exhortatione castitatis*, 15, et surtout *de Præscript.*, 40.

² Voy., entre autres, Origène, *C. Cels.*, VIII, 27, 51, 52, 57.

tanée des maladies causées par la nature ou opérées par les démons ; au lieu de vertus factices et mensongères, des vertus incontestables, éclatantes quoique modestes, et persévérantes jusqu'à la mort. Ainsi épurait-il tout ce qui avait été corrompu ; il purifiait, en les consacrant à de saints usages, les éléments de la nature inanimée que l'esprit du mal, en les employant au mal, s'était efforcé de vicier ; il ramenait à la sainteté de leur origine les institutions de Dieu que l'esprit du mal avait souillées, le mariage, la paternité, la famille, la société ; en un mot, en face et au-dessus de cet empire surnaturel, mais visible, du mal, il élevait l'empire surnaturel, mais visible, du bien, l'Église faite à l'image de Dieu, l'Église qui est le royaume, la fiancée, l'épouse, la chair même du Fils de Dieu.

Telles étaient ces deux puissances et ces deux cités. Entre elles le divorce était complet, la séparation absolue. Les citoyens de l'une ne pouvaient vivre en paix au milieu de l'autre. Et dans la pensée et dans le fait, et dans la vie religieuse et dans la vie civile, il y avait tout un système à admettre, tout un système à rejeter.

Le premier devoir du nouveau chrétien était donc, ou de cœur ou même de fait, une solennelle et complète rupture. Elle allait souvent jusqu'aux moindres détails de la vie. Le démon en effet était le prince de ce monde. La vie humaine toute entière pour ainsi dire lui appartenait. La société politique, civile, domestique, quoique formée par Dieu, avait été pour ainsi dire *reformée* par lui et il lui avait soufflé son venin. Les œuvres les plus innocentes en elles-mêmes avaient été vouées à l'idolâtrie et infectées de l'esprit idolâtrique. Au foyer domestique, c'étaient les Lares qu'on adorait ; à la table, c'étaient des libations en l'hon-

neur des dieux¹; à chaque coin de la maison, des emblèmes sacrés; dans la rue, des Hermès servant de bornes ou des serpents peints sur les murs; sur le Forum, des repas populaires, toujours en l'honneur des dieux; au cirque et au théâtre des représentations, toujours à la gloire des dieux; au Sénat, un autel; dans la moindre curie, dans la moindre boutique, taverne, atelier, un autel, de petits dieux de trois ou quatre pouces de long, de l'encens et du vin; sur le front des morts, sur leur bûcher, sur leur tombeau, des couronnes, des emblèmes, des superstitions idolâtriques. Les symboles du paganisme et plus encore l'esprit du paganisme était partout. Partout il y avait lieu à résistance, à protestation, à rupture.

N'exagérons rien cependant comme les chrétiens savaient ne rien exagérer. Le propre du christianisme est la mesure. Les chrétiens ne se séparaient point pour le plaisir de se séparer; ils ne rompaient point pour le plaisir de rompre. Ils poussaient volontiers la tolérance jusqu'à la limite au delà de laquelle elle fût devenue apostasie. Même envers les dieux et les idoles du paganisme, ils s'interdisaient l'insulte, l'injure, la provocation inutile, la violence: Polyeucte fut inspiré de Dieu quand il brisa les idoles, mais il enfreignit la loi ordinaire de l'Église². Les chrétiens ne brisaient pas inutilement les liens de famille: même le rigide Tertullien leur permet d'assister aux fêtes de famille, aux mariages, à l'imposition de la toge virile, bien que les dieux eussent souvent leur place dans ces cérémonies; mais le sacrifice des dieux n'était là qu'un accessoire; l'objet principal était

¹ Tertull., *ad Uxor.*, II, 6. Totum seculum, dit-il ailleurs, Satanas et angeli ejus repleverunt. *De Spectac.*, 8.

² Origène, *C. Cels.*, VIII, 58.

licite¹. Les chrétiens ne brisaient pas avec les sciences païennes: quelques chrétiens avaient bien cette prétention et au nom de Dieu prêchaient l'ignorance; mais Tertullien et Origène sentent que ce serait abaisser et désarmer le christianisme, et, s'ils ne permettent pas au chrétien de tenir une école publique, ils lui permettent au moins de la fréquenter²: « Ne répudions pas, disent-ils, les études séculières sans lesquelles les études divines elles-mêmes sont impossibles. Que l'enfant, dès qu'il est en âge de connaître, apprenne et goûte d'abord ce qui est de Dieu et de la foi; en vain l'école lui parlera-t-elle ensuite de ses dieux et de ses fables, il les rejettera, comme un homme, averti d'avance, si on lui remet une coupe empoisonnée, se garde d'y porter ses lèvres. »

Ma is enfin, lorsque l'idolâtrie se rencontrait face à face avec le chrétien, lorsque la participation eût été une apostasie, il fallait rompre. Il fallait souvent s'abstenir de choses en elles-mêmes licites, parce qu'une pensée idolâtrique s'y attachait. Dans les festins, il ne fallait pas se couronner de fleurs parce que les païens le faisaient en l'honneur des dieux; il fallait veiller à ce que nulle viande immolée ne se glissât sur une table chrétienne; il fallait prendre garde aussi, parce que les Apôtres, par respect pour la tradition judaïque, l'avaient défendu, à ne pas faire entrer dans sa nourriture le sang des animaux³. A plus forte rai-

¹ Tertull., *de Idol.*, 16.

² Origène, *C. Cels.*, IV, 44; Tertull., *Idol.*, 10. Quomodo repudiamus secularia studia, sine quibus divina esse non possunt?

³ Sur l'usage des couronnes, voy. Tertull., *de Corona*, 5, 10, 15; Minutius Félix, 12; Clem. Alex., *Pæd.*, II, 8; Justin, *Apol.*, I, 24.—Sur la manducation des viandes immolées ou idolothytes, voy. *Act.*, xv, 29; Justin, *Tryph.* 54, 55; Tertull., *de Spectac.*, 15, et saint Paul (I *Cor.*, x, 14-50), qui recommande de n'y pas porter trop de scrupule. — Sur l'interdiction du sang